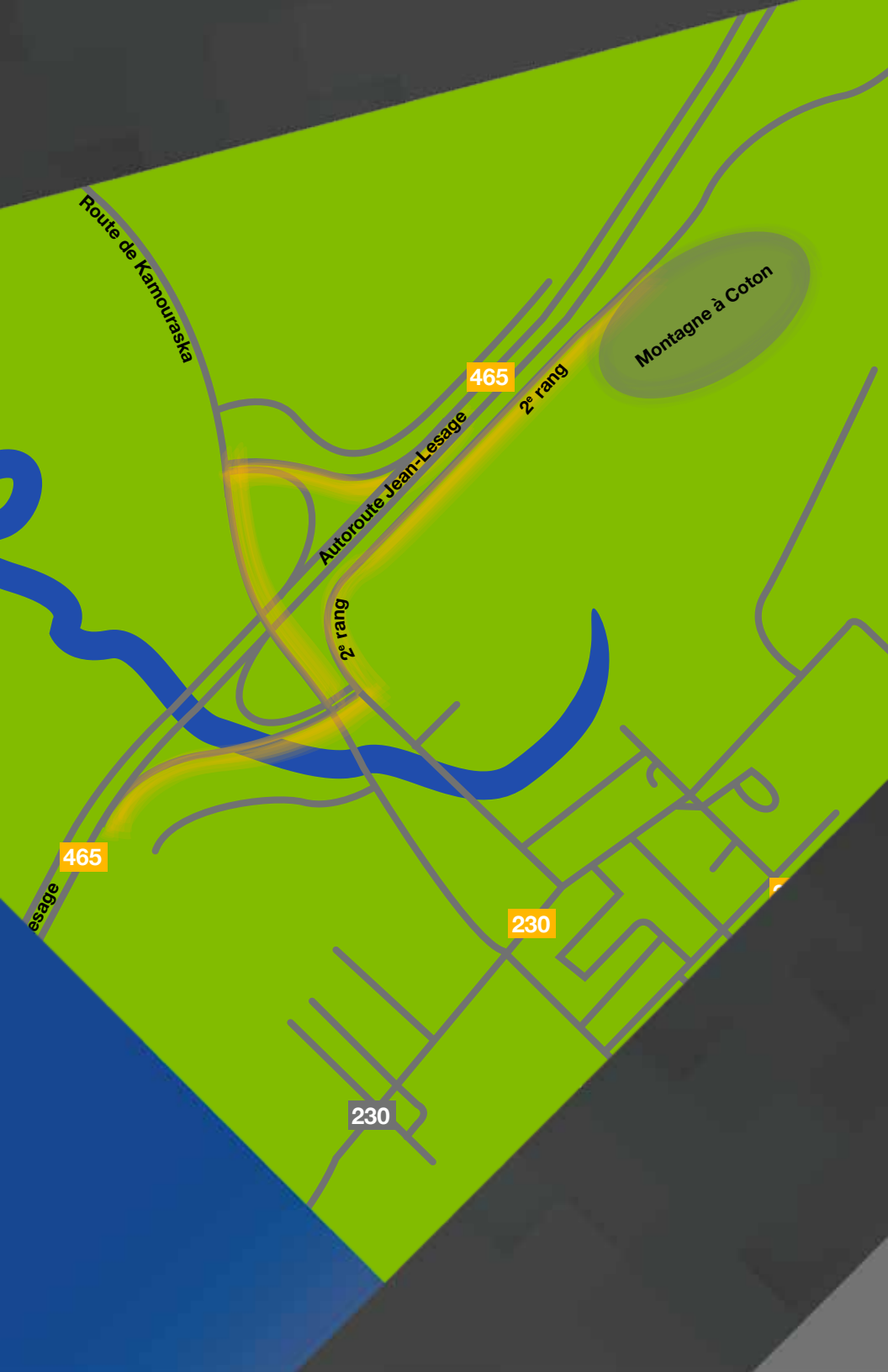




Pourquoi la
MONTAGNE POINTUE
est-elle devenue la
MONTAGNE À COTON?



Route de Kamouraska

Montagne à Coton

465

2° rang

Autoroute Jean-Lesage

2° rang

465

esage

230

230

La montagne | 4

L'ermite | 7

L'accès | 11

Le sommet | 13

Chronique de Louis Fréchette | 15

Les sources | 23

Auteur | Antoine Pelletier

Photos additionnelles | Pierre-Luc Rivard

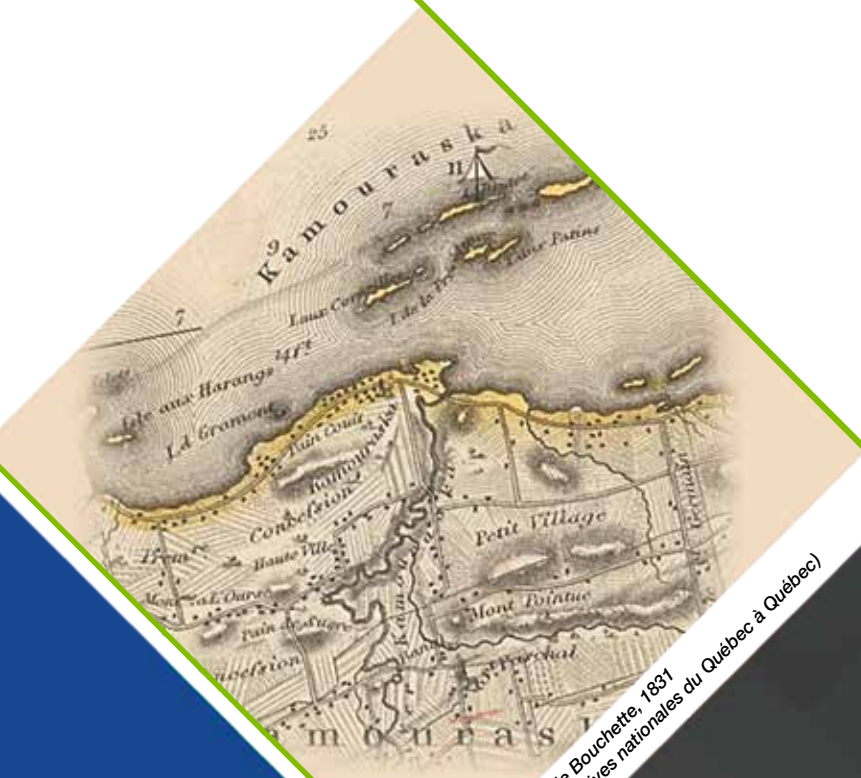
Graphisme | CarMas Créations

Collaboration | Ville de Saint-Pascal

Mars 2017

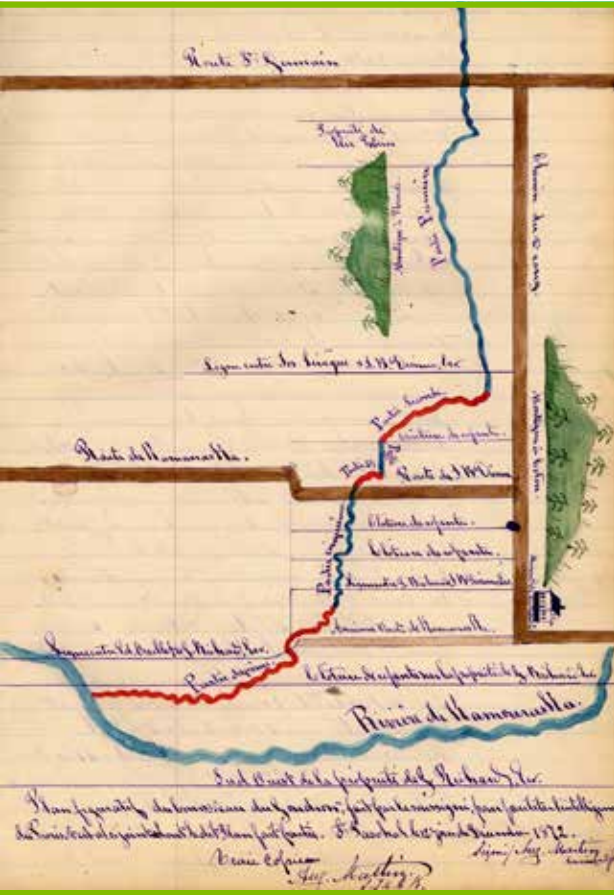
C'est en découvrant dans quelques documents anciens une appellation différente de l'actuelle montagne à Coton que s'est amorcée une recherche particulièrement intéressante.

En effet, sur le plan de la seigneurie de Saint-Louis-de-Kamouraska de 1826 par Joseph Hamel, on y voit que notre montagne avait nom montagne Pointue. Ce nom a été repris en abrégé par le grand arpenteur Joseph Bouchette en 1831, comme on le constate sur le détail de sa carte topographique.



Détail de la carte de Bouchette, 1831
(Bibliothèque et Archives nationales du Québec à Québec)

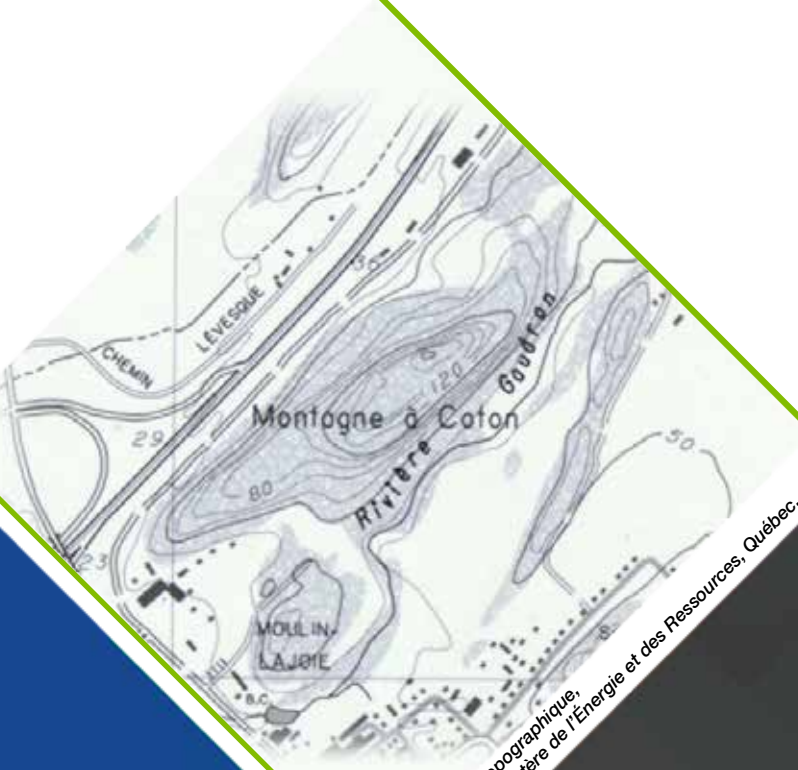
Quarante ans plus tard, en décembre 1872, un plan de petit format (joint à un procès-verbal) assez précis et bien coloré d'Auguste Martin fait mention non pas de la montagne Pointue, mais de la montagne à Coton pour une toute première fois.



Plan d'Auguste Martin, 1872 et détail (Société d'histoire et de généalogie de Saint-Pascal)



Puis, à partir de cette date, tous les documents consultés, comme les cartes gouvernementales du Québec et d'Ottawa, les plans, les textes de divers auteurs, feront indifféremment mention de montagne à Cotton (sic) et de montagne à Coton jusqu'à l'officialisation définitive de ce dernier toponyme par la Commission de toponymie du Québec, le 2 décembre 1975.



Détail de carte topographique,
Saint-Pascal, ministère de l'Énergie et des Ressources, Québec, 1993

C'est assez précisément vers 1850, qu'un personnage s'installe sur la montagne pour y vivre, surtout pendant les étés. Il y sera jusque vers 1865.

Un premier écrit à en faire mention est de 1859, sous la signature du curé Joseph-Stanislas Martel de Saint-Alexandre. Il nous a laissé la note suivante : « Les 3 autels (de son église, note de l'auteur), tels qu'ils sont à présent ont été arrangés par J. B. Lainé de Sainte-Hélène, une espèce de ménette (personne faible d'esprit, note de l'auteur), qui courait les paroisses pour travailler ainsi aux autels, c'est le même qui reste à présent sur la montagne à Saint-Pascal où il vit en ermite dit-il »!

Arrive Louis Fréchette. Étudiant au Collège de Sainte-Anne-de-la-Pocatière, c'est en 1857 ou 1858 qu'il fit la route « vers la montagne de l'anachorète » avec deux camarades. Son récit contenant quelques artifices propres au conteur relate assez précisément cette crédible randonnée qu'il partagera d'abord dans deux chroniques du journal *La Patrie* en août 1884 sous le titre *La montagne à Coton*, puis en 1892 dans le bouquin *Originaux et détraqués*, sous le titre modifié *Coton*.

Dans les années suivant la visite de Fréchette et précédant la publication de son ouvrage, deux autres auteurs ont signalé l'existence de l'ermite, soit F. M. Derome en 1866 qui a écrit dans *Le foyer canadien*, et un anonyme en 1881, mentionné dans *Les voyageurs d'autrefois sur la Côte-du-Sud*. Derome fait mention d'un ermite qui a déjà quitté la montagne, d'un maraudeur, sans plus. Quant au voyageur, bien informé par son conducteur de « char-à-bancs », il voit « la montagne à Coton », nomme « un personnage du nom de Lainé, mais auquel on donna... le sobriquet de Coton ».

Toutefois, ce sera le précédent texte de Fréchette qui fera référence puisqu'après sa publication, nombre d'écrits nouveaux s'y rattacheront soit pour ajouter, soit pour compléter ou commenter.

L'ouvrage *Au pays des légendes* contient un texte du notaire J.G. Pelletier du journal *Le Saint-Laurent de Rivière-du-Loup* de novembre 1895. On y précise que l'ermite Coton avait nom de Lainé, avait laissé femme et famille au Nouveau-Brunswick, avait été expulsé de la paroisse par le curé Patry de Saint-Pascal et que « d'après les rumeurs, Coton serait mort à Montréal il y a quelques années, dans la plus noire misère, honni et conspué de tous ».

Au début des années 1920, une note manuscrite de J. A. Lavoie précise que « Hubert Pelletier de Saint-Pascal disait qu'il (Coton, note de l'auteur) était Thomas Lebel (alias Thomas Lainé) le fils de Joseph du 2^e rang de Saint-Pascal. Était paresseux, faisait des bébelles, des bouquets pour l'église. Il est monté sur la montagne Blanche (nom utilisé chez Lavoie, note de l'auteur) vers 1855 et y est resté jusque vers 1870 ».

Photographie de type cyanotype faisant voir la montagne et la partie nord du village de Saint-Pascal, vers 1880 (Archives de la Côte-du-Sud, La Pocatière)



Dans une entrevue radiophonique faite à CHGB en décembre 1941 par Robert Hudon, je retiens ce qui suit :

« ... L'origine de Cotton est quelque peu ténébreuse. Son vrai nom était Johnny Lainé. Il aurait été élevé par une famille Lebel du deuxième rang de Saint-Pascal. Parvenu à l'âge d'homme, il se serait établi à Kamouraska pour y exercer son métier de fleuriste ou fabricant de fleurs artificielles. Au bout de quelques années, il se serait rendu au Madawaska où il aurait fondé un foyer. Il aurait vécu là pendant plusieurs années sans trop se faire remarquer. Des difficultés auraient surgi au foyer et c'est alors qu'il aurait décidé de revenir à Saint-Pascal pour établir sa résidence sur le sommet de la montagne qui était un endroit de promenade à la mode.

Ici commence la partie vraiment connue de la vie de Cotton. Les premiers temps de son séjour à Saint-Pascal, il demeura chez M. Lézin Pelletier, père de M. Étienne de qui je tiens ces renseignements — j'en profite pour le saluer et le remercier. Cette maison est habitée aujourd'hui par M. Octave Pelletier. Il demeura donc chez ce cultivateur pendant quelque temps pour gagner le nécessaire à sa construction. Ensuite, il se mit au travail. Il construisit une petite maison et une petite chapelle sur le plateau au sud-est de la croix. Il fixa solidement ses constructions avec des fiches de fer parce que le vent devait être à craindre. Tout y était d'une très grande propreté. Sa chapelle, dédiée à la Vierge, était ornée avec goût de fleurs artificielles et à l'entrée, il avait déposé une petite écuelle pour recueillir les aumônes des visiteurs. Il demeurait dans son ermitage durant l'été et l'hiver, il se rendait à Montréal, d'où il revenait chaque printemps avec une somme d'argent assez rondelette qui lui permettait de vivre tout l'été sans travailler... ».

À partir des informations glanées et présentées qui pouvaient laisser croire au décès d'un Johnny Lainé à Montréal autour de 1890, nous avons procédé à une recherche assez élaborée. Par contre, nous n'avons trouvé aucune trace de son décès dans les bases de données.

Les années suivantes ont vu de nombreuses publications qui ont repris les précédents textes. Une liste détaillée de ces publications termine la brochure.

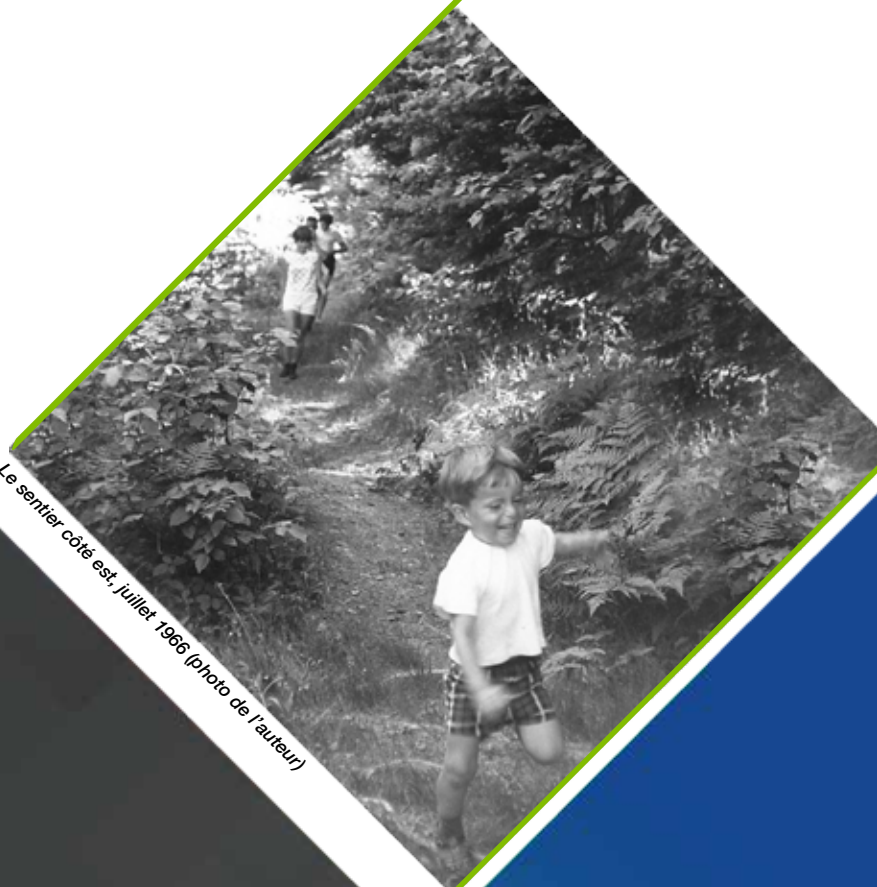
On peut conclure en précisant que la brève présence de l'ermite au nom incertain de Lainé ou Lebel sur la montagne a laissé une marque suffisante auprès des populations environnantes pour que son surnom de Coton, « à cause de sa maigreur probablement », lui survive et soit maintenant utilisé pour identifier l'espace qu'il a occupé.



Le côté nord de la montagne à Coton, août 2012 (photo de l'auteur)

À l'époque de Fréchette et autres visiteurs, plus tard encore au vingtième siècle, le sommet était principalement accessible du côté ouest à partir des environs du moulin Lajoie. Plus tard, un sentier facilitait la montée du côté opposé, à l'est. Puis, les derniers aménagements des années 2000, avec escaliers et belvédères, ont inclus une entrée et un stationnement, côté nord, accessibles par le 2^e rang.

Le sentier côté est, juillet 1966 (photo de l'auteur)



L'accès

L'aménagement vous offre un parcours aller-retour de 2 kilomètres :

- Niveau de difficulté intermédiaire;
- Sentier balisé, marches en talus et escaliers;
- 150 mètres d'altitude (à partir du niveau de la mer);
- Vue panoramique au sommet;
- Accessible par le 2^e rang;
- Stationnement;
- Aires de repos, tables à pique-nique et belvédères;
- Accessible du 15 mai au 15 octobre.



Photos prises en 2016 d'une partie des aménagements réalisés vers 2009



Au sommet, quand on s'y rend par température favorable et temps clair, la vue embrasse de vastes horizons toujours impressionnants...

Historiquement, à la suite de la hutte de l'ermite, le sommet a connu d'autres types de construction.

Vue vers le nord-est : une partie des îles de Kamouraska, 2016



Vue vers l'est : l'autoroute 20 et le 2^e rang, 2016



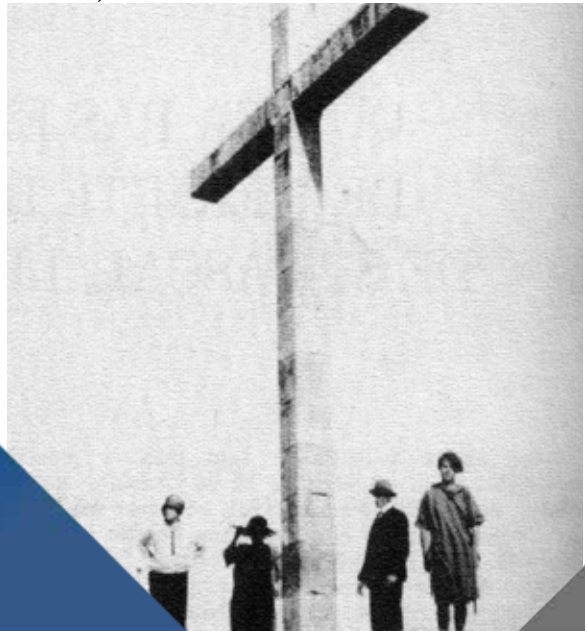
En 1880, en 1910 et en 1940, trois croix furent érigées sur le sommet : informations retrouvées dans la publication 1827-1977, *Saint-Pascal se raconte*, produite lors du 150^e anniversaire de la paroisse.

En 1959, ce fut l'installation d'antennes par la compagnie Paradis TV enr. de monsieur Louis-Georges Paradis pour la réception de signaux de télévision, antennes qui étaient jusque-là sur la Grande Montagne. Plus tard, la compagnie deviendra Câblodistribution Saint-Pascal inc., puis Vidéotron.

Et en 1977, année de festivités pour le 150^e anniversaire de fondation de la paroisse, un groupe dirigé par monsieur Paradis procéda à l'installation d'une croix en acier : ce fut de courte durée puisqu'un coup de vent l'emporte quelques mois plus tard et jette aussi sur les rochers les antennes de télévision.

M. François-Xavier Pelletier érigea la première croix sur la Montagne à Coton vers les années 1880. Celle-ci était de bois recouvert de fer blanc et mesurait 25 pieds de hauteur. Un groupe de citoyens la renouvela en 1910. M. Edmond Laplante la rebâtit en 1940 et M. Joseph Chamberland, à l'aide de son cheval, réussit à la monter et à l'installer sur la montagne.

1827-1977, *Saint-Pascal se raconte*



Il y a aujourd'hui quatre ans, lecteurs, que je vous parle de toutes sortes de choses, pour m'amuser, pour vous taquiner, pour instruire les autres en m'instruisant moi-même pour..... pour tout ce que vous voudrez; mais surtout pour être bien reçu quand je passe à la caisse du journal.

Pourquoi ne vous conteras-je pas aujourd'hui, un souvenir d'écolier, pour varier le programme?

Ça y est, n'est-ce pas? et j'intitule mon récit :

LA MONTAGNE À COTON!

Je vous parle d'il y a vingt-six ou 27 ans.

Mon Dieu que le temps passe vite!

Le collège de Sainte-Anne de la Pocatière, après une brillante distribution de prix, venait d'ouvrir ses portes à deux battants, et comme des oiseaux s'échappant d'une volière à tire-d'aile, un bruyant essaim de collégiens de tout âge et de toute grandeur venait de s'envoler joyeusement vers le pays doré des vacances.

Quelle joie de pouvoir se débarrasser en même temps, et de la vie réglementaire et du *capot*, cette redingote en drap bleu à passepoils blancs, qui forme avec un ceinturon vert, l'uniforme de rigueur dans presque tous nos collèges canadiens-français.

Quant à moi, je me sentais léger... comme une chronique du samedi.

Tellement léger, que, mes deux prix de thème grec et de vers latins, deux prix de piocheur, sous le bras, j'avais cru devoir — fidèle à l'habitude traditionnelle des écoliers — m'acheminer vers la demeure paternelle, en passant par Saint-Pascal, c'est-à-dire en prenant une direction diamétralement opposée.

Histoire de voyager un peu en compagnie de deux de mes camarades de classe, dont les parents résidaient dans cette intéressante localité, comme on dit en termes de journalisme. De là, je pouvais prendre facilement le bateau à Kamouraska, et je revenais à Québec sans avoir trop allongé mon chemin. J'habitais Québec à cette époque.

— Tu verras, m'avait dit Georges, nous te montrerons la montagne à Coton!

Je ne savais guère ce que c'était que la montagne à Coton mais ce dernier argument, arrivant après plusieurs autres, avait déterminé ma décision; et Georges, Charles et moi, nous étions partis tous les trois pour Saint-Pascal, dans la même calèche, trainée par la même rosse.

Le lendemain, j'étais encore plongé dans un profond sommeil, malgré les agaceries invitantes qu'un délicieux soleil de juillet me faisait à travers les carreaux de ma fenêtre, lorsque j'entendis la voix de Georges, dont la famille m'avait cordialement offert l'hospitalité, qui me criait à tue-tête :



*Gravure de Louis Fréchette
parue dans L'Opinion publique
en juin 1880 (BAnQ)*

Chronique de Louis Fréchette

La Patrie, 16 et 23 août 1884

— Allons, Cyprien, lève-toi, paresseux. Nous allons déjeuner, fumer une pipe, et puis, nous irons prendre Charles pour aller faire visite à Coton.

— Qu'est-ce que c'est que ce Coton, après tout! demandai-je en me frottant les yeux.

— Coton, c'est un ermite!

— Un ermite?

— Oui, l'ermite de Saint-Pascal.

— Ah bon!

— Ma parole! un ermite pour tout de bon, un vrai! Tu verras... Tiens, ajouta-t-il en faisant sauter l'espagnolette de ma croisée, regarde! Nous apercevons sa cabane d'ici, là, est le sommet de la montagne. C'est un joli voyage de quelques heures seulement.

Fumer une pipe, visiter un ermite, monter sur une montagne, m'entendre inviter ainsi à déjeuner, par une voix aux intonations toutes vibrantes de gaieté, au lieu de m'émerveiller aux sons discordants et criards de la cloche du collège, tout cela m'ahurissait étrangement, et je fus quelques instants avant de me rendre au compte bien exact de la situation.

— Allons, allons, lève-toi! me criait Georges, tu dois savoir que nous sommes en vacances! Je me levai, et mis le nez à la fenêtre.

En effet, sur le plateau culminant de la plus haute montagne des environs, on entrevoyait une espèce de hutte aux pans irréguliers qui semblait clouée à l'arbre d'une croix monumentale qui se détachait sur un fond d'azur tendre, toute resplendissante au soleil.

L'heure avancée à laquelle nous étions arrivés la veille m'avait empêché de remarquer cette particularité du paysage.

Enfin, avec mes jarrets de seize ans et mon imagination plus alerte encore, une course de ce genre m'allait à merveille.

— À la bonne heure, m'écriai-je. Dans un instant je suis à toi.

Quelques minutes plus tard, nous déjeunerions en famille, et l'on me racontait un peu de tout ce que je désirais savoir sur le compte de Coton.

C'était en effet un ermite quelconque.

Il habitait là, depuis deux ou trois ans, complètement seul, vivant de ce que les enfants du village venaient lui vendre, ou de ce que les bonnes âmes voulaient bien lui donner pour des prières.

On ne connaissait pas trop son origine.

Quelqu'un prétendait cependant que c'était un ancien tailleur de Rimouski ou des autres paroisses d'en bas, qui avait abandonné sa famille pour se retirer dans la solitude.

Il avait construit cette demeure aérienne de ses propres mains.

Comment s'y était-il pris? Qui lui avait fourni les outils et les mille autres choses nécessaires à cette construction? Personne n'en savait rien.

Durant les premiers temps de son séjour à Saint-Pascal, vêtu d'une espèce de soutanelle brune, tête nue, et un long bâton ferré à la main, Coton descendait de son perchoir chaque dimanche, et assistait aux offices dans le bas de l'église paroissiale, avec les grands airs de dévotion et de componction d'un castor.

Un jour, il cessa de venir à l'église.

Il avait, paraît-il, eu maille à partir avec le curé, qui semblait n'avoir qu'une confiance assez limitée dans la sainteté et la vocation cénobitique de son nouveau paroissien.

À certaines époques, Coton s'éclipsait tout à coup, et les gamins qui, pour quelques sous, lui montaient chaque jour du lait, de la galette et autres comestibles, frappaient vainement à la porte du solitaire.

Celui-ci ne revenait qu'au bout d'un mois ou deux, porteur, assurait-on, de sommes assez rondelettes, à en juger par les nombreuses petites douceurs que ses scrupules d'ermite n'allaient pas jusqu'à lui refuser.

Où allait-il ainsi?

Comment pouvait-il ainsi disparaître et reparaitre subitement sans que personne s'en aperçût?

Et puis, où prenait-il cet argent?

Là-dessus tout le monde se perdait en conjectures.

Quelques-uns parlaient bien, il est vrai, de déguisements, de voyages à Boston, de quêtes, que sais-je?

Mais la croyance la plus commune, parmi les vieilles femmes surtout, c'est qu'il était ainsi enlevé et rapporté par les anges.

La veille de son départ, comme la veille de son arrivée, plus d'une affirmaient avoir aperçu d'étranges lueurs envelopper tout le sommet de la montagne.

Mais il y avait là-dedans bien du pour et du contre.

Quant à Coton lui-même, sa discrétion sur ce point était à toute épreuve. Et non pas sur ce point seulement : il s'était même toujours gardé de laisser connaître son véritable nom.

Les enfants lui avaient appliqué le sobriquet de *Coton*, à cause de sa maigreur probablement, et il avait accepté cette appellation de bonne grâce, comme il en aurait accepté une autre.

Inutile pour moi d'ajouter que les parents de mon ami étaient bien trop intelligents pour voir le moindre merveilleux dans l'existence de cet original.

Ils en riaient même assez irrévérencieusement, ce qui ne laissait pas que de me déplaire un peu en dépoétisant le côté le plus attrayant de notre excursion.

Pauvres illusions, on les aimera toujours. Aussi bien la vie serait assez fade et assez décolorée, si on ne la regardait pas quelquefois à travers leur prisme, qui, tout trompeur qu'il est, n'en est pas moins encore ce que nous ayons de plus charmant ici-bas.

— C'est un type, tu verras, me dit Georges.

Et, comme Charles, qui était un grand chasseur devant le Seigneur, venait d'entrer, gibecière sur la hanche et fusil à l'épaule, nous partîmes sans tarder, munis de tout ce qu'il fallait pour passer la journée.

Celle-ci s'annonçait superbe.

Ce serait peut-être le moment de faire une petite description; mais je n'en ai pas le temps.

Imaginez une route un peu sablonneuse, bordée de beaux arbres fruitiers verts émergeant ici et là des massifs, de jolies maisonnettes, des maisons de ferme, des granges lointaines, de la verdure à perte de vue, l'horizon coupé à différents endroits par des rochers isolés et des montagnes se dressant à pic du niveau de la plaine; et nous, marchant gaillardement vers la plus haute d'entre elles, humant la brise, buvant le soleil, sifflant avec les merles et chantant avec les grives.

Ce sont là tous les matériaux, faites la description vous-mêmes.

Ils se comptent par milliers ceux qui se sont condamnés volontairement à une vie de solitude perpétuelle, depuis saint Paul l'Ermite qui, le premier, en l'an 250 de l'ère chrétienne, s'enfonça dans les déserts de la Thébéïde, depuis saint Siméon stylite qui passa son existence sur le haut d'une colonne, en plein air, depuis saint Antoine, saint Macaire et saint Pacôme, qui s'enfermèrent dans des grottes sauvages ne vivant que d'eau et de racines, jusqu'aux pieux cénobites qui se réfugient encore au fond des monastères pour s'y livrer au jeûne, à la prière et à toutes les mortifications de la vie ascétique.

Chronique de Louis Fréchette La Patrie, 16 et 23 août 1884

J'avais lu la *Vie des saints* toute remplie des miracles et des prodigieuses austérités de ces grands serviteurs de Dieu; mais malgré mon âge avide de merveilles, j'avais toutes les peines du monde à me persuader que j'allais voir là-haut, en plein dix-neuvième siècle et en plein comté représenté par M. Chapais, un véritable successeur en chair et en os, de ces mystérieux personnages dont la vie extraordinaire a laissé de si vivants souvenirs dans la chrétienté.

Et les remarques sarcastiques des parents de mon ami aidant, ce fut, je l'avoue, sans la moindre pensée de recueillement qu'à la suite de mes deux compagnons de route, fort peu impressionnés eux-mêmes en toute apparence, je me mis à gravir le sentier étroit et escarpé qui, à travers les noisetiers et mille autres arbustes rabougris, accrochait ses sinuosités au flanc abrupt de la montagne.

Quelques sapins déchiquetés par le vent du nord-est si sévère dans cet endroit du pays, quelques bouleaux transis à moitié dépouillés par le couteau des passants, de petits frênes tremblotants (sic), des érables nains et souffreteux, jetaient ça et là des lambeaux d'ombrage que nous recherchions avec avidité.

Parfois cette ombre tombait heureusement sur quelques roches saillantes, où des restes de repas dispersés, sur la surface aplatie de la mousse indiquait un point de repos fréquenté.

À la bonne heure alors!

Comme l'ascension était raide, nous étions en nage et, n'étant pas pressés, nous faisons halte.

Nous détachions quelques baies sauvages oubliées sur le bord d'une crevasse, nous improvisons quelques éventails découpés dans quelques rameaux un peu plus touffus que les autres, buvions un verre de cidre frais, et, les jambes allongées sur le tapis vert, nous allumons nos pipes.

On sait que pour l'échappé de collègue, cette dernière partie du cérémonial est tout ce qu'il y a de plus sacramentel. Quelques instants après, tout rafraîchis et ragaillardis, nous nous remettons en route.

Oh! les promenades d'écoliers, comme le cœur s'y dilate, comme le corps s'y fortifie, comme l'intelligence s'y retrempe!

Exempt de tous soucis, sans regret du passé et sans inquiétude pour l'avenir, on s'y abandonne avec indolence au plaisir du moment, comme si la vie n'avait pas d'autres buts ni d'autres exigences.

Oh! les heureux moments qui passent si vite, et qui, hélas ne reviennent jamais.

Enfin, après plusieurs étapes plus ou moins longues, nous commençons à apercevoir le terme de notre excursion, c'est-à-dire que nous touchions au dernier épaulement de la montagne, lorsque Georges, qui depuis quelques instants nous priait de parler moins haut, nous fit tout à coup impérieusement signe de nous taire.

— Qu'y a-t-il demandai-je à voix basse.

— Pas un mot, répondit Georges sur le même ton. Vous allez voir. Cachez-vous tous les deux dans ce pli de terrain, derrière ces rocailles, et regardez bien là-haut, sur cette pointe de roc qui avance et surplombe à gauche.

Aussitôt que nous fûmes installés dans notre cachette, Georges prit le fusil de Charles :

— Attention, fit-il.

Puis le dos tourné à l'endroit qu'il nous avait dit de fixer, et comme s'il eût fait mine d'ajuster une hirondelle au vol, il tira sur la détente.

Le coup partit clair et sec; puis on l'entendit plus long et plus sonore se répercuter plusieurs fois sur les rochers et dans les ravines, en faisant sortir de leurs retraites des foules d'oiseaux effarouchés.

— Regardez bien, nous dit Georges, toujours à demi-voix.

Nous fixions ardemment l'arête du rocher.

— Eh bien, nous demanda-t-il un instant après, avez-vous vu?

— Oui.

— Quoi?

— Une tête.

— C'est cela; coiffée!

— D'un béret bleu?

— C'est bien cela. Nous pouvons monter maintenant.

— Pourquoi cette cérémonie! demandai-je, en sortant de l'enfoncement malpropre où Charles et moi nous étions blottis.

— Tu vas voir, répondit Georges. Ça te fera mieux juger de l'homme.

Et nous reprîmes notre ascension.

En quelques enjambées, nous atteignîmes enfin le dernier plateau.

Quel spectacle!

L'atmosphère, d'une merveilleuse transparence, semblait flamboyer comme le décor d'une féerie incandescente.

Dans ce milieu limpide et diaphane, le regard atteignait des distances extraordinaires.

Tout semblait flotter dans la clarté, et pourtant les maisons, les clochers, les arbres, les routes, tous les mille accidents du paysage, et jusqu'à la ligne réverbérescente du Saint-Laurent, là-bas, coupant l'horizon tout droit comme pour accentuer les tons bleuâtres des lointaines Laurentides, tout se dessinait, ou plutôt se détachait en relief, clair, net, lumineux, et comme miroitait sous les effluves d'un soleil splendide.

Jamais je n'oublierai ce coup d'œil.

Le plateau semblait désert.

La hutte était là, solidement assise avec ses quatre pans en épaisse maçonnerie s'élargissant par la base, et béante.

Nous jetons un regard à l'intérieur.

Personne.

— Suivez-moi, dit Georges, et du silence!

Nous fîmes le tour de la cabane, gravîmes quelques marches, et, au pied du léger talus sur lequel s'élevait le piédestal de l'immense croix recouverte en fer-blanc que j'avais entrevue du village, nous aperçûmes, à genoux et nous tournant le dos, un être singulier, les bras étendus, dans l'attitude de la plus profonde contemplation.

Il ne bougeait pas.

Georges toussa.

Même immobilité.

Nous toussâmes à notre tour, et consciencieusement.

Alors l'homme se leva, fit un grand signe de croix, se retourna vers nous comme un automate, puis, simulant la plus vive surprise, et prenant tout à coup les manières les plus obséquieuses :

— Ah! pardon mes frères, dit-il d'une voix traînante et nasillarde qu'il s'efforçait de rendre aussi onctueuse que possible en affectant des intonations féminines, pardon de ne pas vous avoir entendus plus tôt. J'étais dans le Seigneur!

— Et quand vous êtes dans le Seigneur comme ça, dit Charles, ça vous embête probablement d'être dérangé?

— Pardon, mon frère, pardon! Je suis un solitaire, mais j'aime ceux que le Seigneur m'envoie.

— Du reste, fis-je avec une intention dont je n'essaierai pas de dissimuler la perfidie, il y a peut-être longtemps que le saint ermite est en prière?

Chronique de Louis Fréchette

La Patrie, 16 et 23 août 1884

- Depuis trois heures ce matin, mon frère; j'y ai vu lever l'aurore.
- Et vous ne vous dérangez jamais dans vos dévotions?
- Jamais, mon frère!
- Sapristi! exclama Georges, vous devez être bien fatigué alors. Depuis trois heures? Bigre!
- Tiens, c'est vous, Monsieur Georges! Il y a bien longtemps que je ne vous ai vu; la santé est bonne?
- Comme vous voyez; merci!
- Oh! non, continua l'ermite en revenant à la question qui lui avait été posée, le joug du Seigneur est doux et léger...

Je viens de le dire, l'homme que nous avons devant nous était un être singulier.

Il semblait parfois osciller dans sa charpente osseuse et grêle.

Le dos voûté, le cou penché en avant, l'œil chassieux et mal assuré, la démarche hésitante, il paraissait avoir vieilli avant le temps, car à sa figure qu'encadrait mal une chevelure claire et filandreuse d'un blond roussâtre se confondant avec une barbe rare et mal peignée, d'un roux sale tirant sur le blond, mais où pas un poil ne faisait encore mine de grisonner, on ne pouvait guère lui donner que la cinquantaine.

Rien d'animé dans cette physionomie blafarde.

Le sang extravasé par-ci par-là, dans les tissus cutanés, surtout aux pommettes, faisait contraste avec la pâleur des lèvres et l'entourage de bistre qui cerclait ses yeux éteints.

Les cheveux séparés par une raie au milieu du front — mode tout à fait inusitée à cette époque, se collaient sur les tempes et derrière les oreilles, s'allongeant en maigres mèches plates, et se relevant un peu aux extrémités, sur le collet d'un petit manteau qui recouvrait un espèce d'habit en coton brun moitié blouse moitié soutanelle.

Une façon de pantalon chinois en serge noire qui lui tombait à peine à la cheville, des chaussettes de laine blanche, des pantouffles (sic) de cuir jaune, une bande de flanelle autour du cou, du coton dans les oreilles, complétaient l'accoutrement; — le berêt bleu était disparu.

L'homme marchait la tête un peu inclinée sur l'épaule gauche, à petit pas, les genoux serrés, saluant à chaque parole, et frottant sans cesse ses mains aux jointures noueuses l'une contre l'autre, quand il ne les tenait pas dévotement croisées sur sa poitrine rentrante.

Enfin une tournure de castor de haut grade.

Du reste, aussi affable, aussi hospitalier que possible.

Quand il eut compris à quelle espèce de gais lurons il avait affaire, notre ermite ne tarda pas à mettre un peu de côté ces momeries de convention, pour risquer un coude sur la nappe. Et je ne parle pas ici au figuré, car le brave homme nous avait fait mettre à table, s'il vous plaît.

L'intérieur de la cellule — si cela peut s'appeler une cellule — était d'une propreté exquise. Je ne sais comment il s'y prenait dans sa solitude pour entretenir son intérieur en pareil état, mais tout y était d'une blancheur immaculée.

La table, qui remplissait à elle seule presque entièrement l'unique pièce de la hutte, était recouverte d'une nappe très fine qui avait l'air de sortir des mains de la blanchisseuse.

Les sièges mêmes — de misérables bancs de bois — se dissimulaient sous des housses de coton blanc d'une fraîcheur telle que ce fut avec un véritable scrupule que nous osâmes en approcher nos vêtements d'écoliers souillés par la poussière de la route, et surtout par notre embuscade dans les fougères.

Il était écrit, du reste que nous irions de surprise en surprise.

À peine étions-nous installés, que l'ermite ouvrit un placard, en tira d'abord des couteaux, puis des cuillères, puis de larges terrinées de lait sur lequel une mince et transparente couche de crème commençait à se former, et enfin un de ces énormes gâteaux appétissants que les gens de la campagne appellent *galettes à pain bénit*.

— Tenez, mes frères, disait-il, vous devez avoir faim, régalez-vous. Ce sont les saints anges du bon Dieu qui m'ont apporté cela ce matin. Et encore ceci, tenez!

Et nous vîmes apparaître un succulent pâté d'airelles, ou, pour me servir de la langue du pays, un succulent pâté aux *bluets* (sic), qui fut accueilli par des bravos enthousiastes.

Décidément l'anachorète Coton faisait une invasion à fond de train dans notre estime. Il grandissait à nos yeux dans des proportions inattendues.

Nous faillîmes nous jeter à ses pieds pour lui demander sa bénédiction.

Merveilleuse influence de l'appétit sur certaines pratiques dévotes!

Nous préférâmes cependant porter un toast échevelé à cet étrange amphitryon qui semblait n'avoir qu'à dire : *Sésame, ouvre-toi!* Pour voir les parois de son mystérieux logis révéler des cachettes miraculeuses toutes pleines de trésors.

Le voyage nous avait préparé l'estomac; nous fîmes royalement honneur à ce festin d'un nouveau genre.

Pendant que nous engloutissions, notre hôte nous regardait faire en souriant.

— Mais, sapristi! qu'est-ce que cela veut donc dire? Vous ne mangez pas, vous! s'écria Georges.

Coton, qui depuis quelques instants semblait avoir quelque peu oublié son rôle, leva les yeux au ciel.

L'ermite reprenait le dessus.

— Veuillez m'excuser, mes frères, dit-il; je ne mange jamais qu'à six heures du soir.

— À six heures du soir! nous récriâmes-nous; ça n'est pas possible!

— Mais oui, mes bons frères; il faut bien faire quelques petites pénitences.

— Pas de blague, dit Georges; si vous ne mangez pas, moi, je ne mange plus.

— Ni moi, fit Charles.

— Ni moi, balbutiai-je en jetant un regard ému à l'appétissant pâté aux *bluets* (sic), dont on n'avait encore qu'enlevé la couverture croustillante et dorée.

— Allons, mes frères, puisque vous le voulez absolument, je prendrai, pour ne pas vous désobliger, une tasse de lait. *Fullum riquidum trumpit bijunium*.

Et, en apparence tout réjoui d'avoir pu glisser une citation latine dans la conversation, il se versa une tasse de lait, qu'il se mit à avaler à petites gorgées.

Notre ultimatum s'arrêta devant cette merveilleuse phrase latine.

Le compromis nous parut suffisant.

Rien ne vaut les moyens termes pour mettre les gens d'accord.

Le fait est que Georges avait été un peu loin.

Il le reconnut plus tard.

Après le repas, pendant lequel nous avons déjà passablement oublié que nous étions chez un ermite, quelqu'un se chargea de nous le rappeler — je n'oserais affirmer que ce fût Coton lui-même — en nous proposant de visiter la chapelle.

Cette chapelle consistait en un certain enfoncement triangulaire ménagé dans les irrégularités de la construction, et s'ouvrait du côté ouest.

Tout l'intérieur en était rempli par un petit autel très joli, ma foi, garni de candélabres, de cierges, d'images colorisées, de dorures et de bouquets de fleurs artificielles, disposés avec beaucoup de symétrie et de goût.

Chronique de Louis Fréchette

La Patrie, 16 et 23 août 1884

La porte de cette chapelle minuscule était traversée par une tablette sur un bout de laquelle reposait, comme par hasard, une soucoupe où brillaient quelques pièces d'argent.

L'invitation était transparente, et très légitime du reste.

Nous fîmes un appel désespéré à nos pauvres goussets de collégiens, et nous en laissâmes de grand cœur quelque menue monnaie tombée dans la soucoupe, compensation à peine suffisante pour la généreuse hospitalité de l'anachorète.

Le brave homme me parut parfaitement satisfait.

Nous rallumâmes les pipes, et la conversation tomba sur ce curieux mode d'existence.

Notre hôte répondait à nos questions parfois volontiers, et parfois avec une répugnance visible.

D'après ce que je pus voir, ce n'était pas un contemplateur. Il semblait peu sensible aux beautés pittoresques qui entouraient l'étrange résidence qu'il s'était choisie.

Le spectacle de la grande nature, les merveilles de la création ne paraissaient pas avoir le don de l'émouvoir.

Cette éclatante journée même, qui répandait autour de nous une telle profusion de splendeurs lumineuses, le laissait froid et sans enthousiasme.

— Il fait beau, disait-il.

Et là se bornait son admiration.

Pour lui, tout ce qui concernait le bon ou le mauvais côté de son genre de vie semblait se résumer en une question de beau ou de mauvais temps.

— C'est le vent de nord-est qui n'est pas gai ici, ajoutait-il. Les pluies battantes qu'il amène sont excessivement désagréables.

— Et dangereux pour le mal de dents, comme de raison, dit Georges.

— Sans doute, reprit Coton. L'automne surtout, c'est glacial. Et, à cette hauteur, pas besoin de vous dire si ça souffle. Parfois j'ai peine à me tenir à genoux pour faire mes prières.

Avions-nous affaire à un fou? Je le crois.

En tout cas, sa manie était inoffensive; nous la respectâmes.

L'après-midi était déjà avancé. Après avoir jeté un dernier coup d'œil au paysage et quelques coups de fusil aux échos des rochers que nous dominions, nous serrâmes la main de l'hospitalier Coton, et nous reprîmes le chemin de la descente, pendant que, les bras étendus et les yeux levés au ciel, l'ermite nous criait de sa voix nasillardes :

— Que la bonne sainte Vierge et les saints anges du Seigneur vous accompagnent!

Maintenant, si en voyageant sur le chemin de fer Intercolonial, il vous arrive de descendre à Saint-Pascal et de vous diriger du côté de Kamouraska, vous apercevez à votre droite, à quelques deux milles de la gare, une montagne isolée, de forme oblongue, aux flancs très escarpés, surtout du côté nord.

Cette montagne, beaucoup plus élevée que ses voisines, a ceci de particulier qu'on distingue à son sommet qui semble inaccessible, les vestiges délabrés d'uneasure quelconque.

Demandez au premier gamin que vous rencontrerez sur la route quelle est cette montagne, il vous répondra invariablement, en ôtant son chapeau :

— C'est la montagne à Coton, Monsieur.

Mais personne ne pourra vous dire ce qu'est devenu l'ermite.

Cyprien (pseudonyme de Louis Fréchette)

(Extrait du site *Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2015-05*)

- **1827-1977, Saint-Pascal se raconte**, sous le titre :
Qui n'a pas entendu parler de l'ermite de la montagne de St-Pascal, le fameux « Coton »?, 1977, pages 207-208.
- **Antennes et croix** : informations verbales obtenues de monsieur Louis-Georges Paradis, mars 2015.
- **Au pays des légendes**, Le comté de Kamouraska, Pierrette Maurais, Les cahiers d'histoire, 1999, p. 144-6.
- **Carte topographique du Department of Mines and Technical Surveys**, Ottawa, 1955.
- **Cartes topographiques du ministère de l'Énergie et des Ressources du Québec**, 1982 et 1993.
- **Carte topographique du ministère des Terres et Forêts**, Québec, 1972.
- **Commission de toponymie de Québec**
http://www.toponymie.gouv.qc.ca/ct/ToposWeb/fiche.aspx?no_seq=68779 (2011-06)
http://www.toponymie.gouv.qc.ca/ct/ToposWeb/fiche.aspx?no_seq=57369 (2011-06)
- **Contes et légendes de la Côte-du-Sud**, Gaston Deschênes et Pierrette Maurais, Les éditions du Septentrion, 2013, p. 299-312.
- **Coton**, chanson interprétée par Claire Pelletier, paroles de Marc Chabot; musique de Pierre Duchesne et Claire Pelletier, 2000.
- **L'Église du Canada** depuis monseigneur de Laval jusqu'à la conquête, Auguste Gosselin, Laflamme & Proulx, Québec, 1911; le texte complet est dans la première partie qui concerne mgr de Saint-Vallier, aux pages 325 à 331.
<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57740352.r=auguste+gosselin.langFR> (2014-01-25)
- **Entrevue radio à CHGB** le 2 décembre 1941, propos de Robert Hudon Transcrits, F001/D Municipalités, p. 2-3, D54, 14.6 Divers, Archives de la Côte-du-Sud, La Pocatière.
- **Le foyer canadien**, Rémémorances et portraits, Kamouraska, Tomes IV, F. M. Derome, 1866, pages 414-416.
- **Kamouraska (1674-1948)**, Alexandre Paradis, Appendice II, 1948, pages 344-345.
L'auteur confond le surnommé Coton avec un autre ermite au nom de Paulet mentionné dans l'Histoire du Canada de F.-X. Garneau.
- **Le Kamouraska**, Légende du Bas-St-Laurent, hebdo, 1979-07-25.
- **Kamouraska, une marée d'histoire**, Pierrette Maurais, 1999, page 179.
- **Légendes du Bas-St-Laurent**, la première, feuillet touristique, sans date.
- **La montagne à Coton**, Saint-Pascal, Kamouraska, feuillet touristique, sans date.
- **Note manuscrite** du curé Joseph-Stanislas Martel de Saint-Alexandre, 1859.
Dossier F001/66/13, Société historique, Archives de la Côte-du-Sud, La Pocatière.
- **Notes manuscrites** de J. A. Lavoie, début des années 1920.
Dossier F001/66/13, Société historique, Archives de la Côte-du-Sud, La Pocatière.
- **On veut savoir**, volume 3, Léon Trépanier, les Éditions de l'Homme, 1961, pages 88-89.
- **Originaux et détraqués**, Louis Fréchette, les Éditions du Jour, 1972, pages 131-146.
- **La Patrie**, 16 et 23 août 1884, <http://collections.banq.qc.ca/ark:/52327/634107>
- **Plan de la Seigneurie Saint-Louis-de-Kamouraska...** par Jos. Hamel, 1826.
Fonds Famille Taché, Bibliothèque et Archives nationales du Québec à Québec.
- **Plan figuratif... d'Auguste Martin**, 1872. Pièce obtenue de madame Monique Dumais de la Société d'histoire et de généalogie de Saint-Pascal, en août 2012.
- **Saint-Pascal au cœur du Kamouraska**, Entre Mer et Montagnes, brochure touristique, édition 2005-2007, page 19.
- **Texte manuscrit** qui m'a été remis par monsieur Louis-Henri Gagnon de la Société d'histoire et de généalogie de Saint-Pascal, en 2012.
- **Topographical map of the District of Quebec...**, Joseph Bouchette, 1831, feuillet 3 de 4, Fonds ministère des Terres et Forêts, Bibliothèque et Archives nationales du Québec à Québec.
- **Les voyageurs d'autrefois sur la Côte-du-Sud**, Gaston Deschênes, page 291 :
Anonyme, Un voyage en train à Kamouraska; source : X, « Kamouraska », La Nouvelle-France, 1, 2 (août 1881), 2001, pages 26-30.

Saint-
Pascal

